



**HAL**  
open science

# Enquêter sur la participation populaire en contexte de politisation extrême

Jessica Brandler-Weinreb

► **To cite this version:**

Jessica Brandler-Weinreb. Enquêter sur la participation populaire en contexte de politisation extrême. Bulletin de Méthodologie Sociologique / Bulletin of Sociological Methodology, 2018, 137-138 (1), pp.45-69. 10.1177/0759106318761469 . halshs-03778030

**HAL Id: halshs-03778030**

**<https://shs.hal.science/halshs-03778030>**

Submitted on 2 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Jessica Brandler-Weinreb**

Docteure en Sociologie (IHEAL – Université Sorbonne Nouvelle Paris 3)

Chercheuse associée au CED – UMR 5116 et au CREDA – UMR 7227

Contact : [jbrandler@gmail.com](mailto:jbrandler@gmail.com)

## **Enquêter sur la participation populaire en contexte de politisation extrême : saisir l'intime au cœur des dynamiques institutionnelles**

La crise que traverse le Venezuela éclate en 1989 lorsque le gouvernement met en place des mesures de redressement économique sévères. Une révolte populaire est déclenchée, appelée « el caracazo » (faisant référence à la région de Caracas mais qui s'est répandue dans l'ensemble du pays), au cours de laquelle « les pauvres sont descendus de leurs collines » et ont pris d'assaut les supermarchés, entre autres symboles de la société de consommation (Lange, 2002). Cette même année, l'élection directe, à bulletin secret, des gouverneurs et des maires est mise en place. Une prolifération d'organisations socio-communautaires est orchestrée par le projet de décentralisation politique qui se développe dans le pays. Cependant, la dynamique tarde à se consolider et à se matérialiser. La transformation s'accélère avec la Constitution bolivarienne, en 1999, un an après l'arrivée au pouvoir du président Chávez. Un nouveau modèle de relations Etat-société, fondé sur la démocratie participative et décentralisée, est dessiné (Velasco Ramírez, 2005). Les communautés sont rendues coresponsables de leur propre développement. Dans ce contexte, les associations d'habitantes sont au cœur des dynamiques sociales et politiques. Les habitantes mobilisées au niveau municipal, des femmes en majorité, plus proches des réalités locales, sont considérées comme plus aptes à faire bon usage des ressources locales et à répondre de façon appropriée aux problèmes des populations défavorisées.

Sous les gouvernements Chávez, la politique de la participation se développe à travers deux étapes distinctes, qui modifient la place et le rôle des femmes. La première va de 2002 à 2006 : elle se concentre autour du dispositif participatif que sont les Conseils Locaux de Planification Publique (CLPP). Créés en 2002 pour favoriser le développement du « pouvoir citoyen », ces Conseils ont pour objectif de permettre la participation des habitantes – organisées en communautés - à l'élaboration du budget municipal, dans un travail de co-gestion et de coresponsabilité avec la mairie. Cette participation se limite à la planification du budget puisque l'exécution des projets revient à la mairie. La seconde étape concerne la période du deuxième et dernier mandat investi par le président Chávez, allant de 2006 à 2012. Elle se structure autour d'un nouvel espace de participation : les Conseils Communaux (CC). Le travail commun avec la mairie est abandonné au profit d'un autre objectif, celui du « pouvoir populaire » et de la construction des « autogouvernements communautaires ». Ainsi, les intermédiaires entre l'Etat et les communautés sont supprimés, pour appliquer la politique dans le quartier où les femmes jouent un rôle central.

Depuis 2006, je réalise des terrains au Venezuela régulièrement<sup>1</sup>. J'ai commencé à m'intéresser à la question de la citoyenneté des femmes et de leur rapport au politique à partir de la théorie politique, de la sociologie des mouvements de femmes et féministes et de la sociologie du genre dès mon master. L'objectif était alors, dans une perspective matérialiste, de comprendre si le régime de démocratie participative modifiait les conditions de vie des femmes et ce qui motivait leur forte mobilisation dans le premier dispositif de participation qu'étaient les CLPP. Bien que les femmes s'impliquaient en plus grand nombre que les hommes dans le quartier, elles

---

<sup>1</sup> 2006, 2009, 2010, 2012, au total près de 20 mois de terrain.

n'occupaient pas les espaces formels - implantés dans la mairie- qui représentaient le sommet hiérarchique du dispositif participatif. De plus, leurs projets n'étaient pas directement destinés aux femmes, et aucune des 11 femmes qui avaient participé à l'enquête ne se revendiquait comme féministe. Elles déployaient toutes, fermement, le drapeau de la maternité pour justifier leur volonté de lutter pour l'amélioration de la vie quotidienne. Ainsi, je conclus que la politique « par le bas » plaçait les femmes dans une situation de subordination : d'une part, elles restaient assujetties à leur statut de mères pour se construire comme sujets politiques ; et, d'autre part, la domination masculine était renforcée, voire réactivée dans ces instances locales, puisque les femmes apportaient la matière nécessaire à l'élaboration des politiques publiques qui étaient définies par les hommes<sup>2</sup>.

Un basculement s'est opéré avec le premier terrain de thèse, et j'ai fait de la subordination des femmes en politique mon objet de questionnement. J'ai quitté la perspective matérialiste pour prendre en compte des imaginaires politiques, à partir d'une démarche inductive inspirée de la théorie enracinée ou *grounded theory*. En prenant davantage en compte le point de vue des enquêtés, grâce à mes immersions répétées en milieu urbain, périurbain et rural, j'ai compris le caractère paradoxal du regard tronqué qui avait été le mien. Voir la participation politique des femmes « par le haut » comme une avancée transgressive et interpréter celle qui s'effectue « par le bas » comme une participation subalterne qui les enfermerait sous le plafond de verre du genre, revient à adopter la vision invisibilisante et minimisante de la politique au masculin, qui s'inscrit dans les espaces formels et de représentation.

L'intérêt et la particularité du cas vénézuélien réside dans la rencontre d'une volonté étatique de reconnaître des domaines et des acteurs et actrices jusque-là marginalisés, avec une dynamique locale de participation et d'organisation jusque-là restée dans l'ombre. Ma recherche doctorale montre comment la politique nationale, qui s'inscrit à l'échelle locale du quartier avec les Conseils Communaux, favorise l'émergence et la reconnaissance du pouvoir politique des femmes. L'intérêt a été porté sur le pouvoir en tant que capacité (d'action) – ou *agency*<sup>3</sup>- des individuEs appartenant aux catégories minorées, à négocier les rôles imposés, à manipuler les contraintes qui pèsent sur elles, à influencer leur environnement : en somme, leur capacité à être actrices dans la société et dans leur vie personnelle<sup>4</sup>.

L'enjeu de la thèse était donc de comprendre les effets de la participation politique et la politisation sans précédent qui s'est produite au Venezuela de Chávez. A la croisée de l'anthropologie, de la sociologie et de la science politique, la thèse s'intéresse au rôle du sentiment d'appartenance à la communauté nationale dans la dynamique de citoyennisation des individuEs, femmes et hommes populaires<sup>5</sup>. Cette thèse montre l'importance de la construction de l'estime de soi et de la reconnaissance d'une dignité sociale pour acquérir la légitimité à faire preuve de compétence politique, à émettre un jugement politique et à prendre part à une activité politique.

Mais, comment mener l'enquête dans un terrain aussi politisé et en tension, notamment quand il s'agit de notre pays natal et que nous n'y vivons plus ? Je consacrerai la première partie de l'article à cette question. La deuxième partie sera dédiée aux ajustements méthodologiques et

---

<sup>2</sup> Ces recherches ont fait l'objet d'une première publication (Brandler-Weinreb, 2009).

<sup>3</sup> Entendue comme une « capacité d'agir, de s'émanciper des rapports de domination, passant par l'interruption ou le renversement des normes dominantes, et ayant un potentiel subversif sur les multiples fronts quotidiens » (Achin et Naudier, 2013, p. 111). Les auteures s'inspirent de la pensée que développe Butler sur la question dans *Défaire le genre* (2006).

<sup>4</sup> Sur cette question voir l'article « Femmes des classes populaires et participation : imaginaires politiques et construction d'une résistance au quotidien » (Brandler-Weinreb, à paraître, b).

<sup>5</sup> J'ai dédié la troisième partie du manuscrit à l'étude de cette question bien qu'elle constitue la toile de fond de la réflexion développée dans ma thèse (Brandler-Weinreb, 2015a).

aux outils développés dans la thèse pour appréhender la participation comme une expérience de vie totale qui recouvre l'ensemble des espaces et des rapports qui constituent la vie quotidienne, reliant le foyer à la Cité.

## **A. La question à régler : « pour » ou « contre » Chávez ? Enquêter en terrain sous tension**

### **Retour au pays natal : de la polarisation politique à la recomposition des liens sociaux**

Tout au long de ces sept années d'enquête, j'ai été confrontée à une situation complexe aussi bien sur le plan personnel que sur le plan professionnel. C'est d'abord par ma position de franco-vénézuélienne *retornada*<sup>6</sup> que j'ai été confrontée à la mobilisation des femmes dans le pays, au moment de mon premier retour au pays natal, en 2002, après être partie m'installer en France en 2001. J'avais passé la quasi-totalité de ma vie au Venezuela mais lors de ce premier retour, j'ai vu l'avènement d'un phénomène nouveau : les femmes surtout, mais aussi les hommes, de tout âge, de tout milieu social, de tout groupe ethnique, s'intéressaient, s'informaient et se mobilisaient politiquement. Depuis son arrivée, et plus encore après la tentative de coup d'Etat du 11 avril 2002<sup>7</sup> contre le président, le pays a été pris dans une dynamique de polarisation entre « pro » et « anti » Chávez<sup>8</sup>. Pendant ce séjour d'un mois, les discussions sur le positionnement partisan traversaient les espaces publics comme privés. Dans la rue, tout incident ou divergence d'opinion aboutissait toujours au soutien ou au rejet du président, et avec lui, du régime qu'il représentait. A cette époque, et aujourd'hui encore, au sein du foyer, les couples se disputent, font chambre à part, s'ignorent, voire se séparent lorsque qu'ils adoptent des positions divergentes. Les amitiés de longue date se terminent ou se relâchent en fonction des appartenances politiques. L'ensemble des liens sociaux se reconfigurent sous ce nouveau gouvernement, qui divise pour rallier autrement. La première question à laquelle m'a confrontée mon retour, mon entourage amical et familial, était : « tu es pour ou contre Chávez ? ». Pourtant, l'enjeu d'une affiliation partisane ou d'une identification à un mouvement social et politique n'avait jamais été au cœur de nos échanges et de nos rapports, surtout dans la génération et le milieu social auxquels j'appartenais : les jeunes adultes (tout juste âgés de 20 ans) des classes moyennes étaient particulièrement dépolitisés. J'avais quitté mon entourage et mon pays seulement un an auparavant, et je le retrouvais divisé, sur la défensive, fermement positionné, immergé dans cette polarisation dont je saisissais difficilement les enjeux mais qui était bel et bien ancrée au plus profond de la société et des individus qui l'habitaient. L'intensité du phénomène a éveillé ma volonté de travailler sur le pays, pour comprendre ce qui s'était produit depuis mon départ en France, ce que l'arrivée de ce nouveau gouvernement avait provoqué comme changements. Le personnalisme quasi messianique et l'origine militaire revendiquée du nouveau président me révoltaient. Sa figure était déployée sur les affiches du métro, s'imposait à mon passage au fil des rues, dans les commerces de proximité, mais je n'arrivais pourtant pas à me prononcer « contre » ce qu'il

---

<sup>6</sup> « Qui retourne », ici, au pays natal.

<sup>7</sup> La tentative de coup d'Etat survient après que le président ait adopté en 2001 une série de lois en utilisant un « pouvoir habilitant ». Deux d'entre elles provoquent la controverse, puisqu'elles concernent un renforcement du contrôle gouvernemental sur la compagnie pétrolière PDVSA et une loi portant sur la réforme agraire qui impliquait l'expropriation de terres contre une indemnisation au prix du marché.

<sup>8</sup> La prise de position spontanée s'affirme en termes de « pro » ou d'« anti » mais lorsqu'on a l'occasion d'approfondir les raisons de ce positionnement il est possible de constater que cette distinction n'est absolument pas nette ni aussi claire.

générait. La participation politique qui s'était développée dans le pays depuis son arrivée au pouvoir me paraissait très importante.

En 2006, lors de mon terrain de master j'ai maintenu cette position distanciée et plutôt méfiante vis-à-vis du nouveau président et de son projet politique. Mais, avant que débute mon premier terrain de thèse, en 2009, j'ai eu l'occasion de me mobiliser, en l'occurrence contre le CPE<sup>9</sup>, en tant que jeune, femme, étudiante, française, précaire. J'ai fait l'expérience des enjeux autour de la classe, du corps, de l'âge et de la maîtrise de la prise de parole en public. Cette politisation a modifié mon regard sur les effets de la démocratie participative et de ce personnalisme sur les femmes et sur les populations marginalisées. Jusque-là, je les percevais comme agents et non comme acteurs et actrices du dispositif au sein duquel ils et elles s'organisaient. Tandis qu'au fur et à mesure que je partageais le quotidien des vénézuéliens et des vénézuéliennes, dans les champs du *páramo*<sup>10</sup>, des zones reculées ou des rues à peine cimentées de bidonvilles, j'ai compris que cela avait changé l'auto-estime des laissés-pour-compte. J'ai commencé à saisir le sentiment de dignité que connaissaient désormais ceux et celles qui constituent la majorité du pays et qui ne s'étaient jusque-là jamais sentis « visibles » ou « importantEs ».

C'est donc en 2006, lors de ma première enquête au Venezuela, que s'est posée la question de mon identification sur le terrain. Je me demandais s'il ne convenait pas mieux de mettre en avant ma nationalité française, plutôt que vénézuélienne, pour justifier la mise à distance que je tentais difficilement de maintenir dans ce contexte de polarisation. L'âge a indéniablement façonné nos rapports. Je suis d'une trentaine d'années plus jeune que la majorité des Vénézuéliennes rencontrées et elles ont eu tendance à « me prendre en charge ». La méfiance que j'éveillais en elles, et qu'elles éveillaient en moi<sup>11</sup>, s'est dissipée au fil du temps et de mes retours répétés sur le terrain. Il était difficile pour elles d'imaginer que je passais autant de temps sur place, dans les mêmes conditions de vie qu'elles, sans autre rétribution financière que la possibilité de réaliser une thèse à l'université. Parfois elles me soupçonnaient de travailler secrètement pour l'Etat. Mais un glissement s'est produit grâce au partage du quotidien - puisque j'ai vécu dans les familles des enquêtés - et grâce aux retours sur les mêmes terrains. Je n'étais plus la *francesita* mais « celle qui vit en France mais qui, en réalité, est plus vénézuélienne que nous toutes réunies », disaient-elles d'un air complice.

La durée et l'immersion répétée dans les mêmes terrains m'ont permis d'établir des liens de confiance et de réciprocité avec les acteurs et les actrices du terrain. J'ai parfois réalisé des entretiens *a posteriori*, des années après la première approche, et j'ai pu « me faire inviter » dans leur quotidien. Lorsque je rentrais en France, je maintenais le contact soit par téléphone – ces appels étaient d'ailleurs réciproques -, soit par voie électronique ou encore via Facebook. Nous partageons les évolutions, les réussites espérées ou les échecs personnels ou professionnels traversés pendant mon absence. Mes retours rassuraient aussi bien les institutions que les personnes et les familles et me rassuraient moi, sur la capacité à mener une étude longitudinale grâce à l'engagement enquêtrice-enquêtés et ce malgré l'éloignement géographique de mon pays de résidence. Mes départs en France ont aussi favorisé une certaine mise à distance vis-à-vis de l'intimité partagée avec les enquêtés. Dans un contexte de tensions et de conflictivité sociale si marqués, l'inscription dans la durée représentait un moyen salutaire de se dégager de la viscéralité des rapports politiques et d'objectiver les rapports enquêteur-

---

<sup>9</sup> Mouvement contre le Contrat Première Embauche.

<sup>10</sup> Partie supérieure nord de la Cordillère des Andes vénézuéliens, limite entre les forêts et les neiges éternelles.

<sup>11</sup> Un tel contexte d'ébullition politique rendait difficile l'accès à des informations « personnalisées », dans le sens où le premier discours qui m'était donné de recevoir était souvent un « discours cassette » (c'est ainsi que j'ai nommé les récits qui semblaient pré-enregistrés), destiné à renforcer celui du bord politique auquel s'identifiait la personne, sans critique et sans relief.

enquêtéEs. Elle permettait la distance nécessaire pour que je puisse maintenir le choix d'enquêter auprès des différents bords politiques.

### **Travailler avec les *luchadoras* de tout bord politique : la difficile place de l'engagement sans militance**

Les réponses que je tente d'apporter aux questions que pose cette recherche ne sont pas destinées à faire l'éloge ou le procès des gouvernements Chávez mais à parler de ce qui se transforme dans le pays en termes matériels et symboliques, au niveau individuel et collectif. Enquêter « à domicile » m'a permis d'appréhender autrement le régime politique bolivarien et le poids des politiques publiques qu'il met en œuvre. J'ai vécu dans les communautés étudiées, chez une grande partie des personnes rencontrées, devenant ainsi habitante des communautés en question, tout en restant explicitement dans une démarche d'observation. Expliquer que je travaille sur les « combattantes et combattants sociaux »<sup>12</sup> dans les communautés sans regarder la couleur politique affichée ne facilite pas toujours l'immersion dans un tel contexte de polarisation. Aussi, lorsque l'immersion se produit vraiment, on peut gager que les relations nouées sont particulièrement solides (Chauvin, 2017, p. 3).

L'engagement de l'anthropologue, tel que défini par Christophe Broqua, est pensé comme la conséquence plus encore que le moyen de produire l'activité de recherche (Broqua, 2009, p. 113)<sup>13</sup>. Il rappelle que l'engagement du chercheur ou de la chercheuse n'est pas la seule façon de procéder à l'ethnographie<sup>14</sup> de groupes militants. On peut faire des observations longues et intensives non participantes. De fait, ma démarche ne visait ni à soutenir les populations étudiées ni à faire mieux fonctionner les Conseils Communaux puisque j'ai compris, d'un terrain à l'autre, que la meilleure manière de poser un regard critique sur le fonctionnement de ces dispositifs ou sur l'engagement des personnes rencontrées était de cerner les enjeux qui se situent au cœur de la démarche, étatique, individuelle et collective. Comme Ch. Broqua, je pense qu'en étudiant une mobilisation qui connaît un certain succès, le chercheur ou la chercheuse peut faire l'économie de la défense des populations ou des organisations étudiées puisque c'est précisément le succès qui est l'objet de l'étude : ce fut le cas des CLPP comme des CC. Bien qu'il s'agisse de dispositifs étatiques de participation, ils accueillent une véritable mobilisation de la part des acteurs et des actrices qui s'y impliquent. Cette mobilisation est d'ailleurs très réflexive puisqu'elle est confrontée au fonctionnement imposé « par le haut » pour valider une prise de décision ou l'obtention de ressources.

Dans mon travail, le risque était surtout d'en rester au niveau de la sociographie de cette mobilisation, en restant trop près des faits observés et sans m'engager dans un dialogue scientifique plus large, et ce par la nature même de l'objet de recherche et son actualité. L'autre défi consistait à ne pas oublier que l'enquête peut apporter un éclairage à l'action publique (Desrosières, 1997), ce qui accentue sa dimension morale et politique<sup>15</sup>, mais sans pour autant que l'étude soit réalisée à cet effet. Il y a un juste milieu à trouver, dans lequel l'engagement ethnographique conduit à s'interroger sur les implications épistémologiques ou théoriques pour le chercheur ou la chercheuse, ses informateurs et informatrices et leurs environnements. En portant un regard ethnographique sur soi, mais sans tomber dans une sur-réflexivité

---

<sup>12</sup> Traduction de *luchadores sociales* : terme employé à l'égard des dirigeantEs de quartier et mobilisé par ces dernierEs.

<sup>13</sup> Voir aussi Didier Fassin et ce qu'il qualifie « d'anthropologie impliquée » (Fassin, 1998).

<sup>14</sup> Pour une définition de l'ethnographie voir notamment Cefaï (2010, p. 7).

<sup>15</sup> Sur les problèmes éthiques et moraux que pose l'enquête de terrain, voir Fassin et Bensa (2008).

contreproductive<sup>16</sup>, l'ethnographe peut et doit analyser son engagement dans les « différentes chaînes de transactions », pour reprendre les termes employés par Broqua.

Dans le cas de cette recherche, j'ai compris, *a posteriori*, que mon engagement passait principalement par ma présence mais aussi par le maintien, dans le temps, d'un positionnement non militant. Ce type d'engagement éveillait le juste degré de méfiance à mon égard, sans pour autant qu'il n'empêche de créer et de conserver un lien de proximité avec les enquêtés, dans un tel contexte de tensions partisans et sociétales.

## Confiance et méfiance en contexte d'ébullition politique

Sur le terrain, si on me prenait parfois pour une journaliste ou une politicienne, le plus souvent, j'étais perçue comme une jeune femme « différente »<sup>17</sup>. Dans un contexte de construction d'un sentiment fort d'appartenance à la communauté nationale, l'extériorité peut être incriminée puisqu'elle signifiait une préférence pour « l'ailleurs ». Mais, cette extériorité m'a aussi permis d'obtenir davantage d'explications détaillées et didactiques puisque mon intérêt était justifié par le fait que je vivais « ailleurs ». L'« inconfort ethnographique »<sup>18</sup> et les rapports de domination, réels ou supposés, qu'impliquent faire du terrain sont difficiles mais nécessaires à vivre pour assurer le travail d'objectivation dans l'enquête. Je me demandais souvent si savoir quelque chose des autres n'est pas une manière d'acquérir un certain pouvoir sur eux et elles. Mais grâce aux immersions répétées j'ai compris que le rapport est loin d'être unilatéral. Mon savoir ne pesait pas plus que le leur quand on se trouve, comme je l'étais, dans des milieux qui m'étaient étrangers : le bidonville, les champs. J'étais d'ailleurs plus dépendante d'eux et d'elles qu'ils et elles ne l'étaient de moi pendant mes terrains. Comme le dit Dionigi Albera, « comment s'abandonner à l'autre sans perdre de vue ses objectifs de connaissance ? » (Albera, 2001). Bien qu'il s'agisse d'un vieux dilemme lié à la pratique ethnographique, il se pose toujours.

J'ai donc commencé par Valencia, terrain plus connu et moins déconcertant que Mérida. C'était dur au début parce que beaucoup d'entre elles ont cessé de participer –du moins c'est ce qu'elles me disaient en premier lieu- ou n'ont pas intégré les CC, et je paniquais, je leur en voulais presque !

Je me disais : « comment je fais, maintenant, pour continuer avec mes recherches ? ». Je les revois fréquemment, je suis émue, intriguée, contente et désireuse de « prendre de leurs nouvelles » mais je m'aperçois aussi que les nouvelles que j'attends sont bien déterminées et parfois même anticipées. J'ai été déconcertée par ce sentiment, entre culpabilité et incompréhension. Je ne savais plus comment les traiter, comment me comporter, qu'attendre et jusqu'où donner. Je dors chez l'une d'entre elles sans payer pratiquement rien, je vis avec elle et sa mère de 87 ans. Alicia me guide, elle appelle les autres pour fixer des rendez-vous pour moi (de sa propre initiative), elle tente toujours de trouver quelqu'un qui puisse me déposer (*una cola*), pour m'éviter les transports en commun qui passent par les bidonvilles (*barríos*) et sont dangereux (bien que je m'y rende régulièrement en bus). Elle me prend sous son aile, elles me prennent sous leurs ailes, se confient à moi, me parlent d'elles et des autres, et moi je les écoute et je partage pleinement ces moments tout en essayant de nous faire comprendre, à elles et à moi-même, que je suis ici pour mon travail, même si cela est bien intégré des deux côtés. De temps en temps, une distance doit être marquée, je leur rappelle que je dois aussi visiter celles et ceux avec qui elles ne s'entendent pas ou qui appartiennent à l'autre bord politique (Alicia est d'opposition)... tout en essayant

---

<sup>16</sup> Cette réflexion est transversale, sans être toujours centrale, à l'ensemble des textes publiés dans Bouillon, Fresia et Tallio (2005).

<sup>17</sup> Les habitudes vestimentaires et corporelles françaises qui étaient considérées comme moins « sexy » et « féminines » me différenciaient clairement des femmes locales. Par exemple, je porte les ongles courts et non longs et ornés comme la majorité des vénézuéliennes, pratique qui traverse toutes les classes sociales ; j'aime laisser mes cheveux prendre la place qu'ils veulent alors j'étais considérée comme toujours « décoiffée ». En somme, pour elles, je ne « prenais pas soin de moi ». De plus, étant issue du métissage entre juif d'Europe de l'est et *guajiro* vénézuélien, je suis peu représentative des Vénézuéliennes bien que le métissage soit important dans le pays et que les différences ethniques sont moins marquées qu'ailleurs en Amérique latine.

<sup>18</sup> Voir Albera (2001), mais aussi Bouillon, Fresia et Tallio (*op. cit.*).

de ne pas briser le lien non « étiquetable » que nous avons créé. Ces situations et ces ressentis ne sont pas toujours faciles à objectiver.

**Carnet de terrain, 2009.**

A relire cet extrait de carnet de terrain, on se demande pourquoi ces femmes m'ont prises sous leurs ailes. Au-delà des liens affectifs, voire d'amitié, que j'ai pu tisser avec certaines d'entre elles, j'ai rapidement compris que mon statut de sociologue résidant en France et réalisant une enquête sur la participation au Venezuela représentait, pour elles, l'opportunité d'être davantage prises en compte par leurs interlocutrices et interlocuteurs institutionnellEs. A plusieurs reprises, elles ont pu me demander de défendre leurs projets en les soutenant auprès des institutions. Je leur ai fait comprendre que j'étais là pour observer et analyser le phénomène de participation, puis les effets qu'il a dans leurs vies quotidiennes et non pour en faire partie, et j'ai maintenu cette position tout au long de mes sept années d'enquête. Néanmoins, sans répondre à leur demande, indirectement ma présence a permis de les mettre en valeur, elles, et de mettre en valeur leur travail. Ainsi, lorsque je revenais sur le terrain et que nous croisions des personnes que je n'avais pas rencontrées auparavant, elles faisaient les présentations et elles ajoutaient, quasi systématiquement, d'un air fier : « elle vient de France pour faire une étude sur nous, les femmes, sur notre participation »<sup>19</sup>. D'une certaine manière, non seulement je les constituais comme groupe, mais mon travail confirmait le leur.

La familiarité que l'enquêteur ou l'enquêtrice peut développer avec les enquêtésEs permet de comprendre ce qui, dans la situation, est problématique. Si je présente cet extrait c'est aussi parce qu'il pointe à la fois cette proximité et ce lien de confiance recherchés sur le terrain mais aussi le danger qu'il peut représenter, pour l'enquête, dans un contexte de tensions politiques comme celui qui caractérise le Venezuela depuis 2002. Entrer par une porte sur le terrain signifie souvent en fermer d'autres, comme l'explique si bien Sébastien Chauvin (2017). C'est la difficulté que relève la volonté de travailler avec des personnes engagées à l'échelle locale et dans leur quartier, sans faire de distinction politique, dans un contexte de tensions partisans exacerbées. Maintenir un regard critique vis-à-vis de la militance partisane en affirmant m'intéresser avant tout à la participation locale des enquêtésEs, surtout des femmes - même si évidemment leur prise de position intervenait dans l'analyse - faisait de moi une personne « à convaincre » et incitait mes interlocuteurs et mes interlocutrices à argumenter davantage sur leur positionnement, ce qui m'a parfois permis de mieux le saisir.

De mon point de vue, le lien de confiance développé au fil des années avec les enquêtésEs ne peut porter d'étiquette puisqu'il est à la fois régi par l'enquête, mais il la dépasse aussi largement (Chauvin, 2017). En 2012, lors de mon dernier retour sur le terrain, une des enquêtées m'a dit, émue, en me regardant droit dans les yeux et en me tenant par les bras, que pour elle faire partie de ma thèse avait été une des plus belles choses qui lui soit arrivée, parce qu'elle avait partagé son histoire et son travail, et que ce n'était pas rien. J'avais déjà saisi, en 2008, l'importance que les enquêtésEs accordaient à l'étude que je menais, ou plutôt à leur place dans l'enquête. En effet, quand je leur ai présenté mon mémoire de master et que je leur ai expliqué que j'avais modifié les noms et les prénoms afin de préserver leur anonymat, elles et ils ont été choquésEs, voire déçusEs. Dans la thèse, elles et ils m'ont demandé de faire apparaître les « vrais » noms et prénoms – ce que j'ai fait. CertainEs m'ont rappelé que leurs propos leur appartenaient et qu'ils avaient été prononcés en connaissance de cause. J'ai été embarrassée, comprenant à quel point je les avais dépossédé dans l'enquête. J'ai compris que du fait de la polarisation partisane qui divise le pays en s'immisçant dans le moindre aspect de la vie quotidienne, chacunE est prêtE à affirmer et à défendre son point de vue. Je pense aussi que le

---

<sup>19</sup> « *ella viene de Francia para hacer un estudio sobre nosotras las mujeres, sobre nuestra participación* »

suivi dans le temps long favorise une implication plus affirmée dans l'enquête de la part des enquêtés (Chauvin, 2017).

Leurs retours sur l'anonymat interrogent la logique de l'éthique qui justifie cette pratique dans nos recherches. Au fond, la question est de savoir ce qu'elle apporte, à nos travaux, à notre approche. Représente-t-elle un gage de scientificité ? Qui protège-t-elle en réalité : les laboratoires, les chercheurEs ou les enquêtés ? Avons-nous suffisamment interrogé ce choix dans nos travaux ? En confrontant la logique de l'anonymat au regard des acteurs et des actrices du terrain, il m'a été rappelé que la place qu'occupent les enquêtés dans l'enquête est une décision qui leur revient. Et, j'aurais tendance à penser que c'est d'autant plus le cas lorsqu'il s'agit d'un terrain sous tension alors même que l'absence d'anonymat peut avoir des conséquences directes sur leurs vies. Cet épisode embarrassant de l'enquête a confirmé ce que je pressentais chaque fois un peu plus sur le terrain : nous avons tout à gagner à reconnaître la légitimité de la subjectivité des acteurs et des actrices dans nos recherches. Dans la thèse, cette démarche m'a permis de montrer que non seulement elle influence tout autant le parcours de la personne que les données qui lui sont extérieures mais qu'en la réintroduisant pleinement et respectueusement dans nos recherches, cela rééquilibre le rapport entre le savoir de enquêteur ou de l'enquêtrice et le savoir des enquêtés. La dynamique ainsi créée bénéficie à la construction de notre pensée. En d'autres mots, ouvrons les portes de nos recherches à l'intimité de nos enquêtés, sans craindre de puiser dans l'inventivité méthodologique : nous avons tout à y gagner.

## **B. Appréhender la participation comme une expérience de vie totale grâce à de nouveaux outils**

### **Ethnographie politique des émotions au quotidien**

Dans les études réalisées sur la participation dans le Venezuela de Chávez, il existe un point qui me paraît important bien qu'il soit souvent oublié ou minimisé, c'est celui de l'accès aux données « sensorielles », affectives et émotionnelles du terrain : ce qui fait tension, ce qui réconcilie, porter l'attention sur les atmosphères et non pas uniquement sur les espaces, s'intéresser aux écrits qu'ils soient personnels ou publics, entre autres éléments de ce type. Par exemple, lorsque Ligia Parra, participante au Conseil Communal (CC) de Misintá à Mérida, intervient dans sa communauté, elle n'hésite pas à commencer par lire son poème « Peurs » (*Miedos*)<sup>20</sup> afin de pointer le climat de tensions partisans qui s'est installé dans le pays (au moment du coup d'Etat de 2002) et qui peut desservir le travail des habitantes et des habitants pour améliorer la vie du quartier ainsi que celle du pays. Depuis, elle mène une « guerre d'amour » qui s'étend au-delà de sa communauté<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> Traduction de l'auteure.

<sup>21</sup> Le cas de l'action locale de Ligia Parra, appelée aussi la « femme des sources d'eau » en raison de son combat pour la récupération des sources d'eau sur la cordillère vénézuélienne, m'a permis de comprendre, entre autres, que la participation est une ressource qui permet aux femmes des classes populaires, racisées ou non, de renverser leur subalternité (Brandler-Weinreb, 2012). C'est en étudiant sa trajectoire que j'ai pu saisir le caractère transformateur de l'expérience de la participation que vivent les femmes que j'ai rencontrées.

**Miedos** (Ligia Parra, Mérida, 2002)

**Peurs**

*Mi pueblo, mi bravo pueblo, lleno de sueños, esperanzas, pero en las hendiduras de las calles hay temores, miedos, no hablan, no se atreven, entre risas, entre cantos, mi pueblo ya no es mi pueblo.*

Mon peuple, mon brave peuple, rempli de rêves, d'espoirs mais dans les fissures des rues il y a des craintes, des peurs, on ne parle pas, on n'ose pas, entre rires et chants, mon peuple n'est plus mon peuple.

*Hay temores, silencio, miedos, que nos entran en la mente, en el alma como agujas, como hierros ; los que eran ya no son, no los veo en las aceras de mi pueblo, no caminan y miran por las hendiduras.*

Il y a des craintes, des silences, des peurs qui envahissent notre esprit, notre âme, comme des aiguilles, des fers ; ceux et celles qui étaient ne sont plus, je ne les vois pas sur les trottoirs de mon peuple, ne marchent plus et regardent à travers les fissures.

*Yo tan sola con las horas y mis muertos que por largas hileras de silencio ya se alejan, noches con voces de incertidumbre de las cosas.*

Moi, si seule avec les heures, et mes morts qui s'éloignent le long des rangées de silence, des nuits avec des voix d'incertitude sur les choses.

*Siento aquellos dedos, dejan más allá de mis montañas de los frailejones, y hay extraños sueños que ya no se despiertan.*

Je sens ces doigts qui se posent au-delà de mes montagnes de *frailejones* (plante typique de Mérida), et il y a des rêves étranges dont on ne se réveille plus.

*En mi pueblo entre risas y canciones, hay tristezas, hay temores todo cambia, ya no se saluda, no lo conozco de dónde vienen tantas caras.*

Dans mon peuple, entre rires et chansons il y a des tristesses, des craintes, tout change. On ne se salue plus, je ne le connais pas, d'où viennent autant de visages ?

*A mi pueblo que despierte y que empecemos a caminar por aceras.*

A mon peuple (je lui dis :) qu'il se réveille et que l'on commence à marcher sur les trottoirs.

*Todo es ya un vacío, no hay respuestas, dónde están los que antes caminaban con sus risas, sus palabras no se oyen.*

Tout est déjà un vide, il n'y a pas de réponses, où sont ceux et celles qui autrefois marchaient avec leurs rires, leurs paroles ne s'entendent plus.

*En mi pueblo hay temores, hay tristezas, desunión, hipocresía y desamor.*

Dans mon peuple il y a des craintes, des tristesses, de la désunion, de l'hypocrisie et du desamor (« non amour »).

*A luchar por lo que es nuestro, nuestra agua, nuestro ambiente, nuestro aire, nuestro sol, por la unión, por el amor, todos juntos a luchar, no dejemos a nuestro pueblo en la perdición.*

Luttons pour ce qui nous appartient, notre eau, notre environnement, notre air, notre sol, pour l'union, pour l'amour, tous et toutes ensemble luttons, ne laissons pas notre peuple dans la perdition.

*Solo le pido a mi pueblo que despierte*

Je demande seulement à mon peuple de se réveiller.

Écouter les récits, réaliser des entretiens semi-directifs de facture classique, les comparer, observer, prendre des notes... certes, ces outils sont importants mais ils permettent difficilement d'accéder au type de données nécessaires pour comprendre les changements qui s'opèrent dans un pays frappé par un « éveil » politisé de l'ensemble de sa population. Ces données-là, relevant davantage de la subjectivité des enquêtés, ne sont pas toujours représentatives d'un point de vue statistique. En revanche, par leur caractère personnel, elles apportent de l'ouverture

puisqu'elles provoquent une relecture analytique de l'ensemble des données recueillies. A la lumière de la *grounded theory*, ces données poussent à élargir voire à reformuler nos questions de recherche, à partir de récits plus affectifs, parfois imaginaires. Elles apportent du relief à l'analyse du phénomène étudié à condition de se prêter pleinement au jeu et de sortir de la grille de lecture élaborée ex ante et d'accorder autant d'intérêt à ces données « annexes » qu'à celles que nous nous avions prévu de rassembler.

Alors que l'implication des femmes dans les Conseils Communaux reste un domaine peu exploré dans le pays, l'anthropologue vénézuélienne Iraida Vargas Arena a travaillé sur la participation locale des femmes et sur la notion de « qualité de vie », notamment en étudiant les effets de leur engagement dans ces structures (Vargas Arena, 2007). Elle distingue les besoins sociaux des besoins ressentis (*necesidades sociales y necesidades sentidas*), pour s'intéresser aux éléments qui, pour les individuEs interrogéEs, permettent de « couvrir » ces besoins (*necesidades realizadas*). Je partage l'idée qu'expose l'auteure, d'après laquelle la « satisfaction » des besoins de base (pensés comme des besoins sociaux par les organismes chargés de les couvrir) est une variable personnelle qui peut être étudiée à partir du récit, de la représentation visuelle ou de l'expression écrite de la participation politique vécue en tant qu'expérience intime. Pour Vargas, les chercheurs et les chercheuses travaillant sur la qualité et les conditions de vie des femmes gagneraient à les interroger à partir du quotidien qu'elles maîtrisent et qu'elles construisent ; plutôt qu'à partir des grilles de lectures proposées par les organismes ou par les politiques publiques mises en place pour évaluer et mesurer la question, et qui se servent de concepts extérieurs à leurs catégories d'entendement. Les outils créés et utilisés dans cette recherche doctorale participe à l'enrichissement de cette perspective.

Ils visent à porter le regard sur la façon dont les possibles sont configurés dans les multiples territoires et émotions quotidiens des enquêtéEs, sur les conditions pratiques de l'action à visée politique, et sur les ressources et les entraves à cette action. De la même manière que les enquêtéEs livrent une vision de la participation qui dépasse parfois les conceptions préétablies, la démarche scientifique qui accompagne ce mouvement cherche l'empreinte du politique dans les faits, dans les actes, dans les représentations, dans les imaginaires et dans les rapports qui y sont présentés. En chemin, on peut alors éviter l'opposition dichotomique entre ce qui est de l'ordre de la nécessité et ce qui est de l'ordre de l'action qui prendrait expressément pour objet la transformation du monde commun.

### **Entretiens qualitatifs doubles et longitudinaux**

Compte tenu de l'ampleur de la participation au Venezuela, j'ai d'abord pensé que les entretiens que je réaliserai sur le terrain me permettraient de produire une analyse quantitative de la participation politique des femmes à l'échelle locale. Mais j'ai rapidement compris que l'importance du phénomène, plus encore que le nombre d'actrices et d'acteurs impliquéEs, se situait sur le plan de l'affectif, sur le sentiment d'appartenance au pays qui émergeait chaque jour un peu plus du côté des classes populaires et notamment auprès des femmes, des jeunes, des personnes âgées, des minorités ethniques et des personnes handicapées. Les premiers entretiens que j'ai pu faire consistaient en une trentaine de questions très précises. Cette liste a évolué vers des discussions thématiques. Je tentais d'interroger les mêmes points des différentes trajectoires individuelles, mais sans m'enfermer dans un ordre ou sans forcément traiter l'ensemble des axes que j'avais défini au préalable si je voyais qu'une information « annexe » m'était livrée sur la trajectoire individuelle étudiée. Le suivi des enquêtéEs, dans le temps, a fait place à ces données que je ne cherchais pas sur le moment et dont je n'ai compris l'importance que bien après les avoir recueillies, une fois rentrée en France, lorsque j'ai voulu écrire des articles issus de mes terrains de recherche. J'ai maintenu la logique thématique en

partie pour mieux m'y retrouver par la suite, et pouvoir traiter les 80 heures d'enregistrement que j'ai collecté ainsi que les notes de ceux qui n'ont pas été enregistrés (147 entretiens réalisés au total, de longueurs très variables). Faute de quoi, l'utilisation des matériaux aurait été un véritable casse-tête. Mais je ne me suis pas restreinte aux champs d'intérêts que j'avais définis en amont.

La démarche des entretiens qualitatifs semi-directifs « doubles » et longitudinaux (majoritairement individuels mais certains ont été réalisés en groupe), consiste à réaliser quasiment les mêmes entretiens, auprès des mêmes personnes à chaque retour sur le terrain, en ajoutant quelques variations liées aux changements survenus dans les contextes individuel, local et national. L'un se déroule dans un espace public, neutre vis-à-vis des « autorités masculines » (Bisillat, 2000) ou autre influence du foyer, et l'autre a lieu au sein de l'espace domestique, la plupart du temps dans le foyer et de préférence en présence des autres membres de la famille. J'ai conçu cette démarche dans l'idée de confronter les acteurs et les actrices à leurs discours et d'essayer de distinguer ce qui est de l'ordre de leur imaginaire et ce qui s'inscrit dans la réalité de leurs pratiques, sous le prisme des rapports de genre. Par exemple, lorsque l'entretien se déroule dans un espace public les participantes peuvent se vanter d'avoir des maris ou conjoints qui « les aident » dans le foyer et les déchargent de « leurs » activités domestiques. Mais, une fois invitée à pénétrer dans l'intimité du foyer pour poursuivre nos échanges, il m'est possible d'observer la place que chacunE occupe, en ma présence tout au moins : mon interviewée va-t-elle se consacrer à notre entretien ou ce dernier va-t-il se dérouler entre le plan de travail et la gazinière pendant qu'elle prépare le repas ? Le mari ou les autres hommes du foyer, s'il y en a, vont-ils nous proposer un café pendant notre discussion ou va-t-elle (elle ou une autre figure féminine) se lever pour servir tout le monde ? J'ai porté, dans mon travail de thèse, une attention égale à la confrontation des discours avec les pratiques des enquêtés qu'à l'étude du récit imaginaire, inventé, qu'ils et elles pouvaient me proposer. J'ai pu ainsi, en adoptant une perspective de genre, m'intéresser au contexte (individuel, local et national) qui pouvait influencer les variations des récits d'une année sur l'autre, en cherchant à comprendre les effets de ces différents contextes sur la trajectoire participative de l'enquêtéE. J'ai pu montrer comment, en s'inscrivant dans le temps long (près de deux générations), la transformation des significations attachées aux rôles de sexe véhiculées par l'Etat, conséquence directe de la politique de participation et sa médiatisation, a contribué à modifier les pratiques mais aussi les imaginaires de genre et politiques des enquêtésEs.

L'étude longitudinale des trajectoires m'a donc permis de travailler sur les projections individuelles, les intentions et les projets réalisées ou échouées et sur les imaginaires des personnes que j'ai suivies. Au-delà de la véracité des discours, leurs intentions donnent du relief à l'analyse de la participation locale, dans le sens où elle façonne aussi l'expérience participative vécue. Croiser les méthodes de recherche permet à la fois d'objectiver le point de vue de l'enquêteur/enquêtrice et celui des enquêtésEs. Parmi les entretiens réalisés, j'ai davantage mobilisé ceux qui présentent les récits les plus longs et détaillés sur l'expérience participative, ainsi que les entretiens réalisés avec les personnes avec qui j'ai pu vivre et passer du temps, ainsi que celles qui ont tenu les carnets intimes et réalisé les photographies participatives que l'on va voir dans la dernière partie de cet article.

### **Les carnets intimes**

Dès ma recherche de master, en 2006, j'ai demandé à certainEs des participantEs à mon enquête de tenir un « carnet intime », inspiré de l'approche de budget-temps (Ponthieu, 2015), pendant la durée de mon séjour. A mon retour, je leur rendais leurs carnets pour poursuivre et échanger

sur l'expérience. Elles devaient y décrire minutieusement le déroulement de leurs journées. L'objectif était de creuser la question des ruptures et des continuités entre l'engagement dans l'espace public et celui dans l'espace privé. Je les invitais à décrire leurs sentiments et sensations liés à la participation : par exemple la joie de voir aboutir un projet attendu depuis x temps, ou encore la frustration face aux autorités et à la bureaucratie locales, mais aussi les difficultés à allier vie publique et vie privée que je relie aujourd'hui sous l'idée de « territoires quotidiens ». Une information bien plus intime que celle que je pouvais obtenir en entretien m'est livrée dans ces carnets.

Le contenu précis des ateliers de formation (*capacitación*)<sup>22</sup> que peuvent suivre les enquêtés à partir de leur implication dans les dispositifs étatiques de participation est souvent décrit dans les carnets : ils portent sur l'élaboration de projets communautaires, la gestion et la comptabilité afférentes, la réalisation d'un recensement de quartier, la création d'associations, entre autres. Mais les auteures se concentrent surtout sur les effets que le fait d'acquérir cette connaissance produit sur elles. Le goût pour l'apprentissage est longuement décrit en tant qu'opportunité de rattraper l'arrêt des études primaires ou secondaires ou le manque de professionnalisation de leur activité. Elle décrivent la sensation qu'elles ont d'être prises en considération et « d'avancer » dans le fonctionnement de la structure ou dans le rôle occupé au sein de celle-ci. Elles rendent compte de la façon dont cet apprentissage transforme les rapports familiaux. Ce dernier a parfois permis aux femmes de s'impliquer dans les études de leur entourage, quand cela les pousse par exemple à aider les enfants ou petits-enfants à faire leurs devoirs ou à discuter avec eux et elles de leurs projets et en cherchant conseil pour les perfectionner. Cela a pour effet non seulement d'initier et de confronter, dès le plus jeune âge, les membres du foyer à l'expérience participative<sup>23</sup> mais aussi de transformer subjectivités des personnes rencontrées, notamment en termes d'auto-estime et de gratification personnelle.

Les formes que peuvent prendre les carnets varient : il s'agit parfois de dessins, d'une liste de points ; parfois ils sont utilisés en tant que journal intime mené quotidiennement. Cette forme est souvent en lien avec le type de participation qu'effectue la personne en question, avec la manière qu'elle a de s'impliquer et le type d'activités qu'elle assume au sein de son quartier et de sa communauté ; mais elle est aussi liée au fait que celle-ci occupe ou non une activité rémunérée et le type d'activité qu'elle peut exercer. Cet outil a également permis de faire place et d'avoir accès à des éléments de la vie et des trajectoires de ces personnes qui n'ont pas forcément été évoqués en entretien ou durant les conversations informelles que nous avons pu avoir. Ces éléments viennent donner du relief à l'analyse proposée dans ce travail. La vie des parents est souvent présentée et décrite minutieusement ; ou c'est une description détaillée des rapports aux enfants et à leur parcours qui prend place dans ces carnets et qui s'entremêlent avec les récits sur la participation politique locale, ainsi que le fait Lucrecia Avila dans cet extrait :

---

<sup>22</sup> Bien que la traduction la plus proche du terme *capacitación* soit celle de « formation », il semble important d'expliquer que le terme *capacitación* vient de « capacité » et se réfère donc à l'idée de permettre le développement des capacités des personnes qui reçoivent les ateliers dictés dans les structures de participation étudiées. C'est un terme qui revient régulièrement dans les lois mais aussi dans les entretiens et dans les réunions des CLPP et des CC et qui est très valorisé et mobilisé par « le haut » ainsi que « par le bas » puisqu'il véhicule cette idée de « rendre capable le peuple » en favorisant son organisation, ce qui constitue le cœur du discours gouvernemental sur l'adoption du régime de la démocratie participative en 2002.

<sup>23</sup> Sur cette question j'ai notamment rédigé un article sur la participation des femmes comme éducation à la citoyenneté au sein de la famille, en m'intéressant particulièrement à la socialisation politique des enfants et jeunes adultes qu'elle permet (Brandler-Weinreb, à paraître, a).

Habitación actual casero  
 lo Mangor, calle  
 principal S/n, El sucimi-  
 ento de mi niñez fue  
 bonita, ya que crecí  
 en un ambiente muy  
 hogareño, entre a la  
 primaria de edad de  
 7 años, termine la  
 primaria a los 11 años  
 inicié la secundaria a  
 los 12 años, en el liceo  
 los Naranjos ubicado  
 a 8 kilómetros del lugar  
 donde quedaba mi  
 casa, para poder lograr  
 el noveno grado, tube  
 que caminar todos  
 los días ida y vuelta  
 ya que no se  
 contaba con un  
 transporte y el medio  
 de transporte era

« Le développement de mon enfance était très beau puisque je suis née dans une ambiance très familiale. J'ai commencé le primaire à 7 ans, je l'ai terminée à 11 ans. J'ai débuté la secondaire à 12 ans, au lycée Los Naranjos, à 8km de là où était ma maison. Pour valider mon *noveno grado* (l'équivalent de la 5<sup>ème</sup>) j'ai dû marcher les allers-retours puisqu'on ne disposait pas d'un moyen de transport, c'était à pied. A 16 ans je me suis mariée et j'ai commencé à former une belle famille de 4 garçons (*varones*) et 3 filles (*hembras*). J'ai commencé mon travail en tant qu'enseignante à 23 ans, où commence à s'imbriquer le travail éducatif et le social. C'était vivre chaque jour ensemble, avec les enfants de la classe, l'innocence de chacun d'entre eux et leurs besoins, mais aussi ceux de la communauté. Par exemple, la communauté où je travaillais où les besoins de bases n'étaient pas couverts (...) j'ai voulu visiter la paroisse pour savoir si les besoins coïncidaient (*sic*) partout, comme le manque de soutien des institutions gouvernementales, telles que : le gouvernement fédéral, la mairie, le gouvernement national. En voyant cela, mon désir d'améliorer la qualité de vie des familles de la paroisse Negro Primero a grandi. (...) Tout le travail que j'ai vécu auprès des enfants, des écoles et des

familles, m'a poussée à prendre la décision de postuler à la *junta parroquial*, le 7 août 2005. J'ai participé aux élections internes du MVR (premier parti auquel s'identifiait Chávez) et j'ai gagné, à ma grande surprise, ces élections avec 89% des votes. Depuis ce moment ma lutte a commencé, avec plus d'amour pour le travail social et politique, parce que je crois au processus (*el proceso*) de changement que nous offre le président Hugo Rafael Chávez Frías. Pour s'engager dans tout ça il faut croire à ce processus car on perd beaucoup de choses, des choses d'une grande valeur. A cause de ça, tu peux noter que j'ai perdu un fils dans cette lutte, je l'ai surmonté avec l'aide de ma famille, la plus belle chose que m'a donné la vie : c'est mes enfants, le meilleur : mon travail. Merci mon "Dieu". »<sup>24</sup>

Extrait. **Carnet participatif** de Lucrecia Avila, Valencia, 2010, 9 p.

La généalogie de la participation est ainsi complétée par d'autres trajectoires, celles des parents, des frères et sœurs, des grands-parents, ou des ancêtres. Comme beaucoup des personnes interviewées se connaissent, les rapports qui peuvent se tisser entre participantEs sont aussi décrits et abordés autrement que dans les entretiens. Ainsi, les carnets accueillent la jalousie, la complicité, la compétition, la solidarité ou la reconnaissance ressentis par l'enquêtÉ vis-à-vis de ceux et de celles qui, dans ces dispositifs, peuvent être à la fois des amiEs, des voisinNEs, des collègues et des ennemis politiques. Le rapport aux tâches domestiques qui rythme souvent le quotidien de cette majorité de femmes y est soit décrit au fur et à mesure des journées, soit

<sup>24</sup> « El crecimiento de mi niñez fue bonita ya que crecí en un ambiente muy hogareño, entre a la primaria de edad de 7 años, termine a los 11 años, inicie la secundaria a los 12 años, en el liceo los Naranjos ubicado a 8 kilómetros del lugar donde quedaba mi casa, para poder lograr el noveno grado, tube que caminar todos los días ida y vuelta ya que no se contaba con un transporte y el medio de transporte era a pies, a los 16 años me case y empecé a formar una linfa familia de 4 varones y 3 hembras, inicié mi trabajo como docente a los 23 años en donde se comienza y se compenetra el trabajo educativo y lo social, la parte que me llamo la atención en lo social fue vivir cada día juntos con niños de el salón de clase, fue cada inocencia de cada uno de ellos y su necesidad como también la necesidad de las comunidades como por ejemplo la comunidad donde yo trabajaba, el cual existia muchas necesidades basicas (...) Me llamó mucho la atención de visitar la parroquia para ver si coïncidia las mismas necesidades como, falta de apoyo por las Instituciones gubernamentales, como son : gobernación, alcaldía, gobierno nacional, viendo esto fue creciendo en mí mas deseos de trabajar para mejorar la calidad de vida de las familias de la parroquia Negro Primero. (...) Debido a esto con todas las cosas que fui viviendo junto a los niños me llevó a tomar la desición de postularme a la junta parroquial el 7 de agosto del año 2005, donde participe en elecciones internas del partido MVR (Movimiento Quinta Republica) y gane de forma sorprendente las elecciones con 89% de votos. Desde ese entonces empezó mi lucha con más amor al trabajo social y político, porque creo en el procesi de cambio que nos ofrece el presidente Hugo Rafael Chávez Frías. Para poder estar en esto hay que amar este proceso, ya que se pierden muchas cosas, cosas de gran valor. Po resto, nota perdi un hijo en esta lucha lo cual lo he superado con la ayuda de muchos de mis familiares que son lo mas bello que dio la vida : son mis hijos, lo mejor : mi trabajo. Gracias a "Dios". »

décrit « une bonne fois pour toutes » en début de carnet, pour indiquer qu'il s'agit de réaliser les mêmes tâches tous les jours « comme une zombie » (*como zombie*), pour reprendre les termes employés dans un des carnets. Mais ces carnets nous apprennent aussi que ces femmes délèguent un bon nombre de ces tâches au sein du foyer mais aussi à l'entourage proche, par exemple aux oncles et tantes ou encore au voisinage, dont la présence est constitutive de leur quotidien. Peu importe le mode de gestion des activités domestiques, il en ressort que les femmes font preuve d'une capacité très élevée de coordination des tâches que les hommes n'expérimentent pas. Enfin, d'autres types d'engagements, comme la participation à l'organisation de la messe, le rôle de parent d'élèves, une activité préparée avec la mairie, la participation aux ateliers proposés au sein des CLPP et des CC y sont décrits ou mentionnés. J'ai appris, en discutant avec elles et avec Miguel –seul homme ayant tenu un carnet-, que le fait de tenir ces carnets a constitué aussi un jeu de miroirs qui renvoyaient aux participantes le travail qu'elles fournissent à l'échelle locale. Cela a parfois engendré une prise de conscience du haut niveau d'engagement communautaire, minimisé avant la tenue des carnets : « je ne savais pas que je faisais tellement de choses » (*no sabía que hacía tantas cosas*), me confie l'une d'elles.

Les 13 carnets qui m'ont été transmis représentent un corpus de recherche à part entière qui a participé à l'approfondissement de l'analyse proposée. Ce matériau a bénéficié du même statut que les autres types de données mobilisées dans mon travail. L'information qui est livrée, croisée avec l'observation participante et les données recueillies dans les entretiens répétés chaque année auprès des mêmes interlocutrices et interlocuteurs m'ont permis d'élargir l'enquête, à partir de leurs expériences et de leurs réseaux, ainsi que les questions de recherche. Au fur et à mesure de ma recherche j'ai voulu modifier ou améliorer cet outil. Je me suis rendue compte que le format écrit pouvait limiter certains de mes interlocutrices et interlocuteurs, alphabétisés depuis peu ou pour qui mon regard pouvait porter jugement sur leurs parcours et la qualité de ce rendu écrit. Alors, j'ai décidé, dès mon premier terrain de thèse, d'intégrer des photographies jetables à cette démarche.

## Les photographies participatives

Pour comprendre au mieux la manière dont s'articulent le quotidien et la participation, j'ai proposé aux enquêtées des appareils jetables en leur demandant de photographier les éléments qui composent leur participation. Avant mon départ, je faisais développer en double les photographies afin de pouvoir les commenter avec les auteures<sup>25</sup> et de leur laisser une copie qu'elles pouvaient garder. Avec cet outil, j'ai voulu faire de la place à une association plus libre et subjective d'idées et de visions sur ce que signifie participer, en ouvrant encore davantage sur le registre sensoriel, affectif et intime de leur expérience. Que ce soit en milieu urbain ou rural, ce qui a été photographié représente plutôt ce qui nourrit, de près ou de loin, la participation (allant des membres de la famille jusqu'au musée de la divinité locale) –alors que je leur avais demandé de photographier « les éléments qui composent la participation »-, et il

---

<sup>25</sup> J'ai également tenté d'inviter les hommes à suivre cette démarche mais seul l'un d'entre eux a accepté de le faire, en partie parce que son parcours, son type d'engagement et de participation sont très liés aux activités et aux valeurs souvent attribuées au genre féminin. En m'interrogeant sur cette dissymétrie j'ai reconnu ce que j'avais pu lire dans la littérature sur la socialisation différenciée par le genre, à savoir que les hommes sont socialisés de manière plus individualiste que les femmes. Bien que cela puisse apparaître comme une caricature, mes terrains permettent de penser que les hommes sont peu habitués à « donner pour donner », sans recevoir quelque chose en retour ou sans que cela ne leur apporte quelque chose de manière immédiate. Comme la plupart d'entre eux me l'ont dit, ils n'ont « pas de temps pour ça ». Ils étaient tout-à-fait disposés à faire des entretiens, et ils me demandaient souvent le format mp3 en retour, ce que peu de femmes ont fait. Sans chercher à angéliser la capacité de don chez ces femmes, je pense que c'est plutôt dans le rattachement du genre féminin à l'éthique du soin –*care*– que l'on peut trouver des éléments pour interpréter cette différence de position. Une autre hypothèse possible, serait celle développée par Lahire (1995) : leur propension à tenir ces carnets pourrait être liée au fait que ce sont les femmes qui se chargent des « écritures domestiques » dans les familles (les mots aux enfants, la correspondance avec l'école, etc.).

est intéressant de constater que les enquêtées ont fait ce rapprochement. En découvrant les photographies, j'ai compris que la participation politique locale qui s'effectue au sein des Conseils Communaux forme un continuum entre les espaces et les activités considérés comme privés, intimes et celles qui renvoient au public et au collectif. Les six séries de photos que j'ai recueillies et qui composent un corpus de 89 photographies, proposent des contenus différents, mais elles se rejoignent aussi sur certains points. Les thématiques récurrentes sont : le travail rémunéré, la famille (parents, maris, enfants et petits-enfants), les activités communautaires et culturelles, les activités religieuses, et les études. Les autres types de contenus, plus isolés, sont : quelques portraits ou d'autres activités de la vie quotidienne, comme la préparation –en amont– des repas de la journée. J'ai hésité longtemps sur la manière de travailler ce matériau. J'ai d'abord pensé à présenter les grands pôles qui ressortaient de chaque lot de photos, en les classant par région et par auteure. Mais j'ai compris que c'était les similitudes, les points communs d'un quotidien pourtant différencié par le territoire habité, qui m'importait de mettre en avant. C'est bien cette structure de participation qui s'est implantée dans chaque recoin du pays qui réunit des classes sociales variées, divers parcours individuels et expériences personnelles, et qui peut rapprocher aussi les zones rurales reculées, comme le *páramo*, aux zones urbaines les plus densément peuplées, comme le *barrio*.

### *Le travail rémunéré*



**Photo participative 1.** Coopérative de pâtisserie *Sto Niño* de Cacute/ Gregoria Pérez de Lara/ Cacute, Mérida.  
**Photo participative 2.** Réunion d'utilisatrices de BANMUJER/ Carmen Rivero de Oliveros/ Las Palmitas, Valencia.

La participation dans les CC valorise un travail qui avait été invisibilisé, celui qui s'effectue dans le secteur informel. A travers la création de coopératives, le CC permet d'officialiser les activités rémunérées des participantes donc de cotiser pour la retraite et de bénéficier d'un système de sécurité sociale, par exemple. Puis, la participation permet aussi d'accéder à des micro-crédits pour développer de nouvelles activités socio-productives. Mais, à travers ces photos les femmes m'expliquent aussi que pour participer, il faut apprendre à jongler entre le travail rémunéré et le travail communautaire.

### *La famille : le mari, les enfants et petits-enfants*



**Photo participative 3.** Les plus jeunes enfants d'Edilma se prennent en photo/ Edilma Andrade/ Misteque, Mérida.



**Photo participative 4.** Le mari de Carmen prépare à manger/ Carmen Rivero de Oliveros/ Las Palmitas, Valencia.

L'entourage familial, notamment les enfants, apparaissent parmi les principales motivations à participer à l'échelle locale. L'idée de leur « garantir un avenir » préoccupe les femmes rencontrées, même celles qui ne sont pas mères. Ces photos évoquent également que la participation quotidienne dans les CC implique à la fois le temps des réunions et des démarches pour faire avancer les projets, et le temps de garde des enfants. Le soutien ou les conflits au sein du couple représentent également un enjeu de leur participation politique.

### *Les activités communautaires et culturelles*



**Photo participative 5.** Char de la communauté pour la fête de San Isidro/ Guillermina Albarrán/ Mucuchies, Mérida.



**Photo participative 6.** Réunion du CC dans la casa comunal/ Miguél Angel Sulbarrán/ Cacute, Mérida.

La participation politise les différentes activités qui se développent dans la communauté, surtout depuis que les CC articulent l'ensemble des organisations et des initiatives : qu'il s'agisse des réunions du CC, de l'organisation de la fête municipale des agriculteurs et agricultrices de Mérida ou du nettoyage collectif de l'école, suite à l'inondation causé par les fortes pluies de la veille.

### *Les activités religieuses*



**Photo participative 7.** Grand père, père et fille, fêtent la vierge de Mucuchies/ Miguel Angel Sulbarrán/ Mucuchies, Mérida.



**Photo participative 8.** Miguel pose au Musée Santo niño de Cacute/ Miguel Angel Sulbarrán/ Cacute, Mérida.

La participation est aussi liée à l'histoire familiale, aux croyances et aux trajectoires des participantes et des participants. L'organisation de fêtes religieuses et l'entretien du Musée de la divinité locale sont désormais pris en charge par le CC puisque ces activités favorisent le tourisme dans cette communauté rurale de Mérida. Cela dit la foi représente aussi une motivation à s'impliquer dans les affaires locales.

### *Les études*



**Photo participative 9.** Edilma en cours du soir/ Edilma Andrade/ Mucuchies, Mérida.  
**Photo participative 10.** Edilma révisé le soir, chez elle/ Edilma Andrade/ Misteque, Mérida.

Une grande partie de la population a repris les études (primaires, secondaires et universitaires) sous les gouvernements Chavez puisque beaucoup a été fait pour favoriser ce phénomène. Depuis 2005, les étudiantEs doivent effectuer 120h de service communautaire. Ainsi, les femmes que j'ai rencontrées participent au CC à la fois en tant que habitantes et comme étudiantes, offrant dès lors un soutien technique à la réalisation des projets.

J'ai donc utilisé ces carnets, et les photos qui parfois les accompagnent, pour faire dialoguer les micro histoires individuelles avec la macro histoire nationale et comprendre à quels moments et pour quelles raisons elles se croisent. Le croisement des données issues des différents matériaux mobilisés permet de montrer comment l'intime, constitutif de l'individuel, construit le social et s'ancre dans le collectif.

Accompagner les carnets intimes d'appareils photo jetables m'a permis de saisir ce que les personnes veulent me montrer d'elles et de leur participation, de leur environnement, de leur entourage. Mais c'est surtout en commentant les photographies avec les enquêtées que j'ai compris que la participation locale s'inscrit dans un continuum entre les espaces et les activités qui sont considérés comme privés, voire intimes, et celles qui renvoient au public et au collectif. Dans ces photographies, l'attention est portée sur les données sensorielles, sur les éléments qui constituent visuellement mais aussi affectivement la participation au quotidien.

Au moment de photographier la participation, c'est le quotidien qui est dépeint, composé des mêmes ingrédients dans les zones rurales reculées et dans les zones urbaines les plus densément peuplées, comme le bidonville. Car, la participation locale des femmes dépasse le cadre législatif et les espaces qui sont réservés aux réunions. Elle se produit à la mairie, sur le chantier, dans le quartier, dans le foyer... elle englobe l'ensemble des « territoires quotidiens » et s'immisce au cœur de la vie des enquêtées.

### **Conclusion**

*A posteriori*, je réalise que « la méthode de ma thèse » a émergé en même temps qu'évoluait la démonstration. Avec le recul, je comprends que cette construction « à tâtons » de la

méthodologie a été autant influencée par mon positionnement de chercheuse franco-vénézuélienne résidant en France et travaillant sur le Venezuela, que par le contexte de politisation extrême du terrain d'enquête. Parmi les stratégies développées pour « faire avec » ces multiples configurations et tensions, j'ai créé des outils adaptés à l'étude d'un processus qui concerne à la fois le gouvernement national et la vie privée et publique des enquêtés. Bien qu'en nombre limité, ces matériaux ont pour richesse d'avoir favorisé la relecture des autres données recueillies, apportant un éclairage nouveau à l'analyse et permettant de complexifier l'approche sociologique.

Comme le montrent les études de genre et celles sur la citoyenneté des femmes, et conformément à ce que j'ai pu observer sur le terrain, les femmes ont développé leurs compétences et leur actions politiques en dehors des lieux de pouvoir, i.e. des espaces formels de représentation, de prise de décision et des postes à responsabilité publique. Elles ont principalement occupé l'espace informel (non institutionnel) et le niveau local, puisant dans les relations interpersonnelles et mobilisant le registre de l'affectif pour asseoir un autre type de pouvoir, mobilisateur, moral et social. Avant les gouvernements Chávez et le régime de démocratie participative, ces compétences et le niveau auquel elles s'exercent étaient considérés par elles et par les autres, actrices et acteurs ordinaires ou institutionnelles, comme relevant du social, voire de l'espace privé. Le bouleversement s'est produit quand ont été reconnues « par en haut » les dynamiques qui se produisent depuis des décennies « par le bas », c'est-à-dire dans l'invisibilité puisque pensées à la marge des espaces décisionnels qui pourtant, ne sauraient exister sans elles. Approcher la participation par les femmes amène à comprendre le caractère politique et les enjeux d'un engagement qui n'a jamais été considéré comme tel : la participation à l'échelle locale. Cet article a montré comment cela n'est pas sans conséquence sur les choix méthodologiques comme de questions de recherche.

## Bibliographie

Abu-Lughod L (2010) La critique du concept de culture. Ethnographies féministes et subalternes. In : Cefaï D (ed) *L'engagement ethnographique*. Paris : EHESS, 399-417.

Abu-Lughod L (2010) Ecrire contre la culture. Réflexions à partir d'une anthropologie de l'entre- In : Cefaï D (ed) *L'engagement ethnographique*. Paris : EHESS, 417-446.

Achin C and Naudier D (2013) *L'agency* en contexte : réflexions sur les processus d'émancipation des femmes dans la décennie 1970 en France. *Cahiers du Genre* 55(2) : 109-130.

Albera D (2001) Terrains minés en ethnologie. *Ethnologie française* 31(1) : 5-13.

Amin S (1973) *Le développement inégal*. Paris : Ed. de Minuit.

Becker H (1967) Whose side are we on? *Social Problems* 14 (3): 239-247.

Berger M, Cefaï D and Gayet-Viaud C (2011) *Du civil au politique. Ethnographies du vivre ensemble*. Bruxelles : Ed. Peter Lang.

Bisillat J (2000) Migration féminine comme parcours initiatique : la conquête d'une nouvelle identité (São Paulo, Brésil). *Cahiers du CEDREF* 8/9 : 69-85.

Bouillon F, Fresia M and Tallio V (2005) *Terrains sensibles : expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris : Ed. EHESS/Centre d'études africaines.

Brandler-Weinreb J (à paraître, a) Entre la Cité et le foyer : la participation politique des femmes comme éducation à la citoyenneté au sein de la famille. In : Beaumatin A, Fondeville B and Rouyer V (eds) *Éducation et citoyenneté : approche pluridisciplinaire*, 1-17.

Brandler-Weinreb J (à paraître, b) Femmes des classes populaires et participation : imaginaires politiques et construction d'une résistance au quotidien. *Revue ILCEA* : 1-18.

Brandler-Weinreb J (2015a) *Participation, politisation et rapports de genre : changement social en milieu populaire (Venezuela, 2002-2012)* (thèse de doctorat en sociologie non publiée, Université Paris 3/IHEAL). <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01317674>

Brandler-Weinreb J (2015b) Du pouvoir citoyen au pouvoir populaire: l'institutionnalisation de l'action politique des femmes au Venezuela. *Critique Internationale* 69 : 153-170.

Brandler-Weinreb J (2015c) Maternité politique et participation locale : modalités pratiques d'un engagement quotidien sous Chávez. In : Bergès K, Burgos-Vigna D, Yusta Rodrigo M and Ludec N (eds) *Résistantes, militantes, citoyennes : l'engagement politique des femmes aux XXe et XXIe siècles*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 103-120.

Brandler-Weinreb J (2012) Au delà des représentations de genre : féminité et pouvoir social dans les Conseils Communaux au Venezuela. *L'Homme. Europäische Zeitschrift für feministische Geschichtswissenschaft (L'Homme. European Journal of Feminist History)* 1 : 119-126 (version en allemand).

Brandler-Weinreb J (2009) La participation politique des femmes dans les Conseils locaux de planification publique. In : Compagnon O, Rebotier J and Revet S (eds) *Le Venezuela au-delà du mythe. Chavez, la démocratie, le changement social*. Paris : Ed. de L'Atelier, 77-86.

Butler J (2006) *Défaire le genre*. Paris : Ed. Amsterdam.

Broqua Ch (2009) L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant. *Genèses* 2(75) : 109-124.

Cefaï D (2010) Introduction. In : Cefaï D (ed) *L'engagement ethnographique*. Paris : Ed. EHESS, 7-20.

Chauvin S (2017) Les placards de l'ethnographe. In : Leroux P and Neveu E (eds) *En immersion. Approches ethnographiques en journalisme, littérature et sciences sociales*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 1-16.

Conord S (2007) Usages et fonctions de la photographie. *Ethnologie française* 37 : 11-22.

Desrosières A (1997) Du singulier au général. L'argument statistique entre la science et l'Etat. In : Conein B and Thévenot L (eds) *Cognition et information en société*. Paris : Ed. EHESS, 267-282.

Fanon F (1961) *Les damnés de la Terre*. Paris : Ed. Maspero.

Fassin D and Bensa A (2008) *Les politiques de l'enquête, épreuves ethnographiques*. Paris : La Découverte.

Fassin D (1998) L'anthropologie entre engagement et distanciation : essai de sociologie des recherches en sciences sociales en Afrique. In : Becker Ch, Dozon J-P, Obbo Ch and Touré M (eds.) *Vivre et penser le sida en Afrique*. Paris : Ed. Karthala, IRD & Codesria, 41-66.

Freire P (1974) *Pédagogie des Opprimés*. Paris : Ed. Maspero.

Lahire B (1995) *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*. Paris : Seuil/Gallimard.

Langue F (2002) *Hugo Chávez et le Venezuela : une action politique au pays de Bolivar*. Paris : Ed. L'Harmattan.

Massolo A (1995) Politización de lo cotidiano, *Este País* : 1-3.

Ponthieu S (2015) Introduction. Les enquêtes *Emploi du temps* : une source majeure pour l'étude des inégalités sociales et de genre. *Economie et statistique* 478 : 59-77.

Tarragoni F (2008) Le peuple existe-t-il au Venezuela ? Le cas des conseils communaux de la planification publique. *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* : <http://nuevomundo.revues.org/24622>

Vargas Arena I (2007) Algunas ideas sobre los Consejos Comunales y la calidad de vida de las mujeres populares en Venezuela. *Revista venezolana de estudios de la mujer* 29(12) : 33-47.

Vidal D (1998) Communauté, intervention sociale et participation. In : Vidal D (ed) *La politique au quartier. Rapports sociaux et citoyenneté à Recife*. Paris : Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 91-127.

## **Filmographie**

Dault M (2015) *Parce que nous sommes souverains*, 59 min., L'Harmattan vidéo.

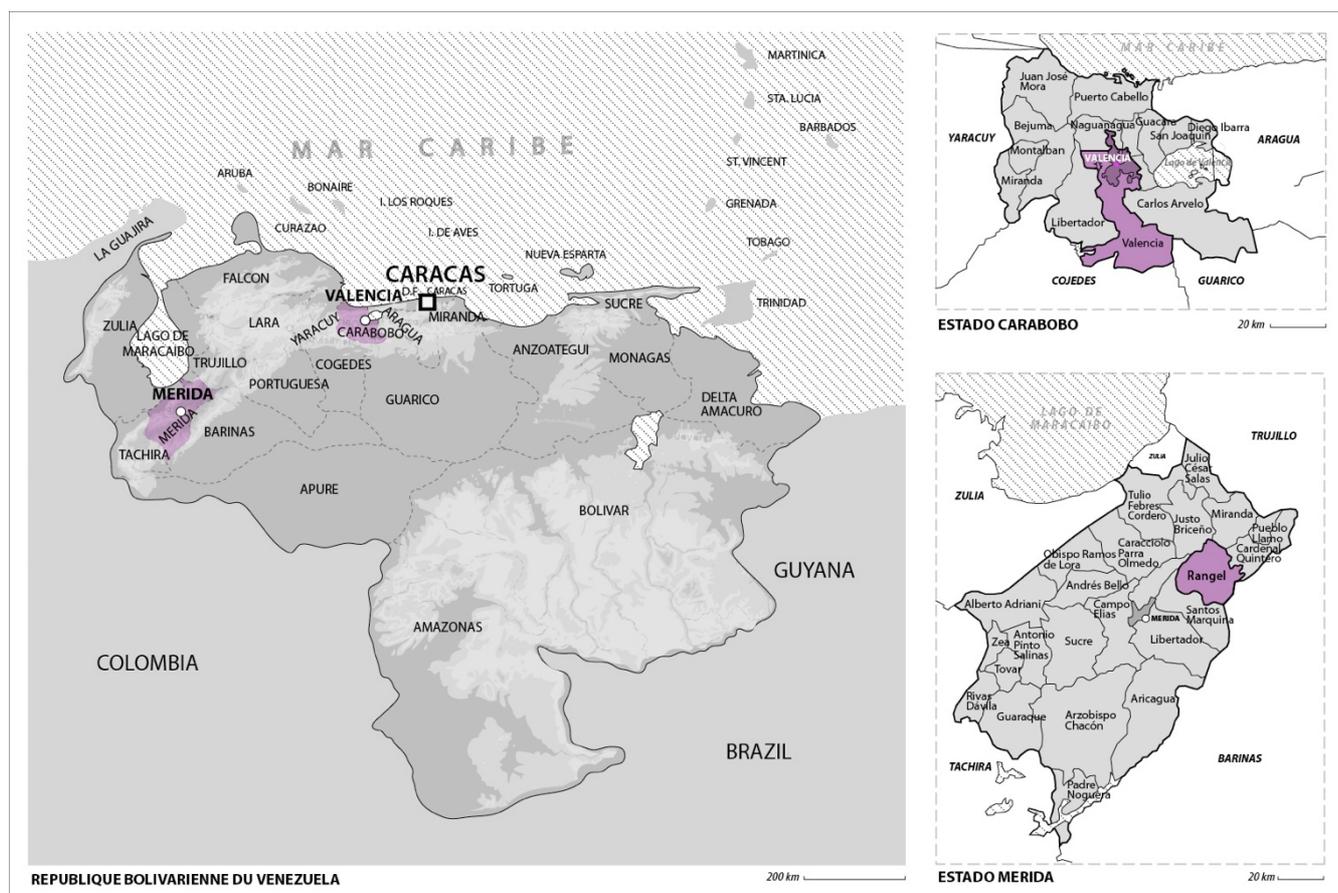
## **Sources institutionnelles**

Constitution de la République Bolivarienne du Venezuela (CRBV), Caracas, gazette officielle n°38.860, 30-12-1999.

Loi Organique des Conseils Communaux (LOCC), gazette officielle n° 39.335, 28-12-2009.

Loi Organique des Communes, gazette officielle n° 6.011, 21-12-2010.

## Annexes



Carte 1. Pays, états et municipalités de l'enquête.<sup>26</sup>

### Résumé

L'objectif de cet article est double. D'un côté, il s'agit de montrer en quoi la réflexion méthodologique a autant structuré la pensée développée dans ma thèse que l'objet d'études choisi. Et, d'un autre côté, il est question d'interroger le rôle du contexte dans lequel se réalise le terrain dans les choix méthodologiques qui sont opérés, voire la manière dont le contexte peut déterminer la démarche à suivre. En partant d'une recherche sur les effets de la participation populaire des femmes au Venezuela de Chávez, cet article explore les stratégies développées pour enquêter sur un terrain extrêmement politisé et en tension. Il propose également de réfléchir à l'incidence du positionnement de l'enquêteur ou de l'enquêtrice dans la construction de l'approche adoptée, notamment lorsqu'il ou elle appartient au pays étudié. En somme, c'est une invitation à explorer les questions éthiques, les ajustements et les outils méthodologiques de la thèse « en train de se faire ».

**Mots clés :** Classes populaires, Emotions, Engagement, Ethnographie, Femmes, Participation, Politisation, Subjectivité, Tensions.

<sup>26</sup> Elaboration et conception graphique de toutes les cartes : Olivier Tourame. Les zones en rose sont celles où j'ai effectué mes terrains.